



COMPTE-RENDU DU 4^{ème} ATELIER D'HISTOIRES POPULAIRES
du Samedi 10 Mars 2012 à l'ancien bar du Muret à Vaour
avec AURÉLIEN BERLAN:

KULTURKRITIK

Les protestations contre la révolution industrielle en Allemagne à la fin
du XIX^{ème} siècle.

Aurélien Berlan a suivi des études de philosophie en essayant d'éviter les chemins fumeux. Dans ce cadre, il est amené à lire Max Weber. Cet auteur, à contre-courant de l'histoire, révèle les origines généralement occultées du monde capitaliste, qui se construit sur l'idée protestante du travail comme « vocation », comme mission quasi divine.

Cette idée naît d'abord dans les monastères. Sous prétexte de se détacher du monde réel associé à tous les péchés, les moines s'imposent un rythme réglé de réveil, de messes, de travail, de repas, de coucher. Repris par les luthériens et les calvinistes dans les pays anglo-saxons, ce « métro, boulot, dodo » moyenâgeux a fait son chemin. Aujourd'hui, le capitalisme est sur le point d'imposer au monde entier cette éthique du travail professionnel sous sa forme moderne.

A noter que le terme industrie vient du latin *industria*, qui désignait chez les moines du Moyen Âge le travail mortifère, le travail effectué pour se mortifier et non pour satisfaire les besoins vitaux. C'est ainsi que le travail a pu être dissocié des nécessités de la vie et devenir un impératif moral.

Revenons sur Max Weber (1870 – 1920). Ce philosophe est adulé dans le milieu des sociologues. Mais paradoxalement, la dimension « *Kulturkritik* » de sa pensée est occultée, c'est-à-dire l'analyse critique qu'il propose de son époque qui est une période charnière, fondatrice de notre société actuelle.

La révolution industrielle en Allemagne

En 1870, l'Allemagne est unifiée. Auparavant, il s'agit d'un patchwork d'une centaine de principautés associées à la Prusse (qui démarre à Berlin et englobe la Pologne actuelle), province la plus « développée » où l'administration a été précocement rationalisée sous le règne de Frédéric II, largement influencé par les philosophes des Lumières.

En 1871, l'Empire allemand est constitué. La domination prussienne s'impose et un Etat-Nation au sens moderne du terme est établi. Les douanes intérieures sont supprimées, un marché de masse en découle et l'industrialisation est possible. De fait, elle sera foudroyante.

En 1914, l'Allemagne s'est hissée au rang de première puissance industrielle mondiale.

Entre 1880 et 1910, l'extraction du charbon a progressé de 80 % en Angleterre et de ... 290 % en Allemagne; la production de fonte, de 13 % en Angleterre et de ... 90 % en Allemagne. En 1870, la population agricole est de 50 % en France et en Allemagne, en 1910, elle est de 42 % en France et de ...18 % en Allemagne. La Ruhr, région phare de cette industrialisation, était une région exclusivement agricole en 1870. En moins d'une génération, toutes les fermes ont disparues. La population

est amenée à des questionnements nouveaux quant à sa descendance.

Une telle révolution n'est comparable qu'à celle du néolithique : la domestication des bêtes, la sédentarisation et l'agriculture, l'invention de la roue, ont entraîné, grâce aux surplus de productions, les villes, l'écriture, une organisation plus prononcée du pouvoir. La révolution industrielle, quant à elle, a totalement transformé les moyens de production et de fait les moyens de subsistance des populations. L'introduction des machines pour produire en masse a permis l'irruption du capitalisme et la marchandisation de tous les biens. Cela s'est accompagné d'une concentration des pouvoirs.

L'industrialisation se caractérise par trois aspects sur le plan de l'organisation économique.

Le développement technique. La fabrication des machines donnera naissance à la « big science » moderne : science organisée pour le compte d'un Etat-Nation ou d'une industrie, qui nécessite des laboratoires d'expérimentation coûteux. Ces recherches s'effectuent dans un cadre très hiérarchisé et se font au service d'une quête de puissance économique et militaire.

Le développement financier. Les besoins de capitaux de l'industrie moderne donneront naissance au système bancaire moderne. On assiste à une fusion complète entre industries et banques.

La transformation du travail. Le travail est mécanisé, intensifié, morcelé. La main d'œuvre est concentrée dans des usines. Alors qu'en 1870, 50 % de la population active sont des indépendants, il n'y a plus que 20 % qui le sont encore en 1910. La progression de la population active salariée est très rapide. On assiste à la naissance du prolétariat.

On peut constater plusieurs conséquences sur le plan politique.

Tout d'abord, on assiste à un changement d'échelle : la naissance de l'Etat moderne entraîne la disparition des formes locales d'organisation politique. L'opinion publique prend de plus en plus d'importance et la presse de masse se développe.

Parallèlement, un Etat bureaucratique se met en place et s'impose. En 30 ans, le budget national est multiplié par six, la croissance de l'administration est deux fois plus rapide que la croissance démographique. L'Etat-providence est mis en place par la droite pour diminuer les tensions sociales : en 1883, apparaît l'assurance maladie, en 1884, l'assurance vieillesse, en 1889, l'assurance invalidité. En même temps, la police se structure sous la forme que nous connaissons.

Pour illustrer l'exploitation au travail de l'époque : en 1891, une loi interdit le travail des enfants de moins de 13 ans dans les mines, une autre loi limite le temps de travail quotidien à 11 heures.

Enfin, on assiste à la naissance de l'impérialisme moderne : dans les années 1880, l'Empire allemand s'étend sur 3 millions de km carrés (9 millions pour la France et 10 pour l'Angleterre).

Les bouleversements du mode de vie sont eux aussi très marquants.

Alors qu'en 1871, 64 % de la population vivaient à la campagne, en 1911, ce sont 60 % de la population qui vivent en ville. La population urbaine croît de 15 à 45 millions d'habitants entre 1870 et 1914. Le nombre de villes tentaculaires explose. La société plonge dans le consumérisme, on assiste à la naissance de la publicité, à l'organisation de la mode et à l'introduction du tourisme.

Les deux types de réactions suscitées par la révolution industrielle.

La critique sociale.

C'est la critique du capitalisme au nom de la misère qu'il engendre (qui concerne les travailleurs exploités, et non les vagabonds comme avant). Avec le progrès, une misère de masse se développe et cela choque. Des travailleurs se révoltent. Marx est considéré comme le porte-parole de cette critique. Mais on tend à oublier que son discours a évolué. Dans ses premiers écrits en 1844, il parle d'aliénation du travail en évoquant le problème du capital, des machines et des conditions de vie. Par la suite, il ne parlera plus que d'exploitation sans remettre en question l'incidence des machines. La perspective et le mythe du progrès par l'industrie sont lancés.

La « Kulturkritik »

En réaction à la critique sociale se constitue une autre forme de critique de l'industrialisation du monde : la critique culturelle, plus « idéaliste » et plus « morale ». Elle pose la question des conditions de vie est posée de manière plus générale. On critique ouvertement le mythe du progrès et l'aliénation de l'Homme dans cette nouvelle société en construction. On parle déjà de « désenchantement du monde », de perte de lien social, de dépersonnalisation des relations, on critique la rationalisation et la bureaucratisation de la société.

De manière caricaturale, comme la critique sociale était associée à la gauche, progressiste, rationaliste et internationaliste, la critique culturelle s'est retrouvée tout entière associée à un conservatisme de droite, nationaliste, qui constituerait les racines du fascisme.

La critique sociale désigne un ensemble de discours relativement unifié. Elle a un penseur attitré : Marx, un parti structuré : le parti social-démocrate et un projet affiché : le progrès.

A contrario, la critique culturelle est très hétérogène. Elle ne s'est pas structurée en parti (sur l'échiquier politique, on la retrouve partout, notamment chez les anarchistes), même si elle présente certaines constantes : les critiques du progrès, de l'industrialisation et du parlementarisme.

Compte tenu de sa radicalité, les historiens libéraux et socio-démocrates ont cherché ensuite à discréditer la Kulturkritik en l'associant avec le fascisme.

La quête d'alternatives

Un foisonnement d'associations se constitue dans l'orbite de la critique culturelle du capitalisme. Elles s'inscrivent dans le mouvement de la « Lebensreform » – que l'on peut traduire par « refonte de la vie ». On recherche les alternatives à cette nouvelle société, on parle de changer le monde en changeant le quotidien, on refuse la politique institutionnelle, on rejette les rapports de force. Un activisme éditorial fait irruption contre la science moderne, contre le rationalisme, contre le progressisme, contre le socialisme, contre l'industrie... la ligue Dürer – du nom du peintre allemand du XVIème siècle – est forte de 400 000 adhérents dont 100 000 membres actifs.

Dans cette effervescence associative, on retrouve ceux qui se revendiquent du végétarisme. Il s'agit du poumon de la contestation. Des cantines à Berlin distribuent jusqu'à 4000 repas par jour. Ils considèrent que la viande rouge rend violent, que l'alimentation est de plus en plus mauvaise du fait de l'industrialisation de l'agriculture, prônent le retour au jardinage et à la vie plus saine de leurs parents, ne fument pas, ne boivent pas d'alcool. Ils voient aussi dans leur démarche une piste pour résoudre la question sociale et baisser le coût de la vie. Les premiers jardins ouvriers voient le jour.

D'autres s'orientent vers les médecines naturelles et rejettent la médecine scientifique et moderne. On voit se développer l'homéopathie et la naturopathie. La pratique du thermalisme explose. Les médicaments de synthèse sont associés à du poison et on dénonce le rejet de la complexité humaine par la médecine scientifique, qui ne soigne pas des individus mais des organes.

D'autres encore prennent la voie du naturisme et s'inscrivent dans un mouvement contre l'habit bourgeois et le corset. Pour les naturistes de gauche, il s'agit de supprimer les marques de l'appartenance sociale. Pour ceux de droite, il s'agit de lutter contre la dégénérescence raciale en permettant aux « mieux constitués » de s'accoupler...

Enfin, il y a aussi l'écologisme précoce qui prône la protection de la nature. La brutalité de l'industrialisation provoque une pollution de l'eau et de l'air très rapide. Des espèces animales et végétales sont menacées. On crée les premiers parcs naturels, on manifeste contre l'implantation de nouvelles usines, on intente

des procès en justice.

En périphérie de ces quatre grandes mouvances, on peut ajouter de manière non exhaustive des projets de réforme agraire, des projets de ville-jardin, des boutiques « bio », des coopératives d'achats, des coopératives de production, des essais de pédagogies alternatives par l'art, antiautoritaires, avec des internats autogérés, des communautés élèves-enseignants, etc.

Tout cela avant la guerre de 14-18 !

On assiste aussi à un très fort intérêt pour la spiritualité orientale, l'ésotérisme : Tao et Bouddha sont traduits, l'anthroposophie se crée.

Les composantes de ce mouvement sont surtout urbaines : une partie infime d'universitaire, une population de classe moyenne plutôt de gauche, des anarchistes et la jeunesse.

Deux courants bipolaires peuvent illustrer ce phénomène entre influences nationaliste et anarchiste.

Le premier est le « mouvement de jeunesse ». En 1896, des lycéens s'organisent pour faire des excursions à la campagne et constituent en 1901 le groupe des « oiseaux migrateurs ». Le mouvement se diffuse : partout apparaissent des groupes de jeunes qui s'organisent. En 1913, ils se coordonnent pour organiser le sommet de la « jeunesse allemande libre » : un rendez-vous est donné en haut d'une montagne pour lequel on vient de toute l'Allemagne. La jeunesse en question est inaccoutumée à la question politique et évolue loin des sphères du pouvoir jusqu'alors réservées à l'aristocratie. La récupération nationaliste est sensible.

Le second est la « Bohême ». Il naît en Bavière de la résistance à l'industrialisation. En 1887, une quinzaine de personnes crée une commune libre avec abolition de la propriété et amour libre. En 1889, la commune Eden accueille une coopérative de production de jus de fruits bio et rassemble 200 à 300 personnes. En 1901, la commune Monte Vérita est créée par des allemands (un adepte d'Eros et un végétarien antimilitariste, baptisé le « prophète du chou-rave ») en Suisse italienne ; il s'agit d'un lieu de cure autogéré qui devient le passage obligé de toute l'intelligentsia : des anars, des bolchos, des artistes, des poètes, des philosophes, etc.

Les tranchées de 14-18 seront presque fatales à la critique culturelle.

Dans les années 1920, il y a aura certes quelques soubresauts, mais les revendications et les actions sont beaucoup plus teintées de compromis. On demande une couche de peinture verte sur les usines. Concernant le mouvement de l'Art déco, dans les années 1880, on opposait l'artisan à l'industrie en insistant sur la qualité et la beauté des objets et des outils ; en 1920, on accepte l'industrie et on crée le design. Concernant l'agriculture, on crée les premiers labels bio (en l'occurrence

Demeter).

La machine capitaliste et les institutions suivent leurs chemins.

Débat et conclusion

L'historiographie officielle a fort consciemment écarté la Kulturkritik, en prenant au premier mot la propagande fasciste qui annonçait un retour à la terre alors qu'en réalité, les régimes fascistes ont partout poussé à l'industrialisation. Cela a eu pour conséquence qu'aucun mouvement aujourd'hui n'ose évoquer une quelconque filiation avec la « critique culturelle ».

Les grands thèmes portés par la critique culturelle : l'amour de la nature, le retour à la terre, le rejet de l'industrie et du salariat par goût de la liberté, ont été réduits à du conservatisme.

La propagande du « progrès » met toujours en avant le côté conservateur des régimes fascistes et autoritaires, en omettant tout l'aspect scientiste, industriel, bureaucratique, bref ultra-moderniste de ces régimes.

La question politique fondamentale est aujourd'hui celle de la valeur de ce « progrès » industriel si destructeur. Si on ne la pose pas, le débat politique ne pourra porter que sur le degré de régulation par l'État et sur le taux de redistribution de la richesse sociale. Et ceux qui refusent de la poser nous font subir le chantage suivant : il faut choisir entre le « pain » (c'est la critique sociale, réduite à la volonté d'éradiquer la misère matérielle) et la morale (c'est la critique culturelle) - citons Berthold Brecht, partisan fervent de la critique sociale : « le pain d'abord, la morale ensuite ». C'est le chantage entre la question de la survie et celle du sens de la vie.

Au regard de cette lecture de l'histoire, depuis un siècle, nous continuons avec les mêmes problèmes dans la même société, tenons les mêmes débats dans la même quête d'alternatives. L'apolitisme dérive toujours vers la cogestion, les niches créées ici ou là sont toujours rattrapées.

La critique culturelle est aujourd'hui bien occultée. La critique sociale, quant à elle, ne remet toujours pas en cause les moyens de productions.

Comment s'opposer au monde dans lequel nous vivons, là où nous vivons, sachant que les tentatives de retrait sont toujours provisoires ? La valeur de l'affrontement se pose.

Un rapprochement, une articulation, un équilibre entre ces deux critiques nous aideraient peut-être dans la construction d'une contre-société.

C'est surtout l'Histoire des Puissants que l'on apprend à l'école, que l'on nous raconte dans les grands médias : celle des «grands hommes» et des grands événements, celle du Progrès, celle des vainqueurs en fait. Une Histoire officielle, monolithique et inévitable.

Les histoires des gens ordinaires, de leur quotidien, de leurs tentatives pour s'organiser entre eux, pour résister, sont le plus souvent ignorées. Certains chemins ont été laissés de côté par la majorité, certaines manières de vivre et certains savoir-faire ont été mis au rancard par les pouvoirs en place.

Pourtant les brèches, parfois incroyables, ouvertes par des mouvements populaires ou intellectuels qui ont ensuite été étouffés sont dignes d'intérêt.

C'est à ces brèches et à ces chemins d'une surprenante actualité, que les **ATELIERS D'HISTOIRES POPULAIRES** seront consacrés. Les conférences sont ouvertes à tous et visent à susciter le débat, y compris sur notre époque et notre avenir.

ces soirées sont organisées par quelques habitants entre Grésigne et Causse.